

PRÉFACE

Dire le néolibéralisme...

Ce pourrait être le récit d'un cauchemar, hanté par la cruelle exploitation planétaire des enfants, par la misère partout aggravée, par le harcèlement des pauvres accusés de paresse, par les hordes de barbares casqués qui mutilent les manifestants.

Ce pourrait être une histoire de fous, une histoire à dormir debout, un monde à l'envers où les entreprises florissantes dont les profits explosent licencient la moitié de leurs salariés, où la légalisation de l'évasion fiscale coûte à l'État quatre-vingts milliards qu'il tente de récupérer par la réduction des allocations et des retraites.

Ce pourrait être un roman policier, avec ses « patrons-voyous » qui empochent les aides de l'État et s'enfuient avec le butin après avoir abandonné l'usine qu'ils devaient relancer, avec ses sombres maîtres-chanteurs de France-Télécom qui réduisent les employés au suicide.

Ce pourrait être une farce, avec ses marionnettes aux « ressources humaines » qui sondent les cœurs et les reins des postulants pour mesurer savamment leur « savoir-être » ou leur « réactivité ».

Ce pourrait être une nouvelle surréaliste avec son langage inversé, qui « protège » les manifestants en les matraquant, qui « incite » au travail en réduisant à la misère, qui nomme « plan social » l'envoi au chômage.

Enfin, ce pourrait être aussi un conte de fées, avec son doux « village-monde », son généreux programme Erasmus, et son adorable euro qui permet de passer les frontières sans faire la queue au bureau de change.

Norbert Lenoir avait le choix ! Mais il a boudé ces terrifiants ou aimables romans et opté pour un imparable traité de logique. Il décortique la logique du néolibéralisme dans toutes ses dimensions.

Rappelons que Marx avait expliqué comment le taux de profit (le rapport entre l'investissement et le profit) a tendance à baisser, et il avait expliqué que, pour maintenir ce taux, le capitalisme intensifie le travail ou la productivité, et que les luttes ouvrières s'y opposent (journée de travail, niveau des salaires). Cette stratégie patronale et ces luttes ouvrières se déroulaient alors dans le cadre de la production, derrière les murs de l'usine ou devant ses grilles.

À la fin du *Manifeste*, Marx écrit que cette lutte ouvrière, dans « sa forme », est nationale et que la classe ouvrière doit d'abord en finir avec sa propre bourgeoisie, c'est-à-dire mener son combat libérateur à l'intérieur des frontières de l'État national. La leçon sera retenue... par le néolibéralisme ! Puisque la nation est le cadre privilégié des luttes ouvrières, il faut désagréger la forme nationale, rendre l'État irresponsable, soumis aux injonctions de la finance, et le liquéfier dans une entité transnationale insaisissable comme une anguille, un « centre » toujours ailleurs, à Bruxelles quand on le cherche à Paris, à Tokyo quand on le cherche à Bruxelles. On nous explique que cette évolution était inévitable, que l'État a dû se plier aux lois inexorables du « marché », des lois objectives,

comparables à la loi de la pesanteur, car l'économie, tout comme la nature, n'est pas négociable : la « loi du marché » est dure, mais c'est la loi.

Contre ceux qui veulent nous convaincre que « le marché » a des « lois » naturelles, Norbert Lenoir montre ici, pièce par pièce, que ces « lois » sont des constructions artificielles qui ont fabriqué, étape par étape, secteur par secteur, la métamorphose des États nationaux, des lois juridiques, des équilibres sociaux, et jusqu'à l'homme lui-même. Il montre comment, loin d'être naturelles, les « lois » du marché sont une contrainte organisée et planifiée pour plier progressivement le monde, la société, la politique, les hommes et la nature, à la boulimie insatiable de la finance.

Ce monde, qui nous est tombé dessus il y a quelques années, a été pensé, programmé, expérimenté, dès les années 50 par des théoriciens, des économistes, des politiques, au cours de séminaires internationaux, et mis en place, peu à peu. En général peu à peu, mais brutalement parfois, comme on le vit au Chili sous Pinochet ou en Grèce sous la « Troïka » de l'Union Européenne : à ceux qui en doutent, à ceux qui crieront « complotisme ! complotisme ! », en sautant comme des cabris, je conseille de lire ce livre : Norbert Lenoir, texte et références à l'appui, déroule le stupéfiant scénario d'une toile d'araignée qui colonise le monde depuis les continents jusqu'au détail de la vie privée.

Les nations sont devenues poreuses, les frontières de jadis cèdent la place aux régions ; par ce moyen d'apparence géographique c'est la souveraineté des peuples qui est en cause : dans ce monde, abandonné aux quatre vents des affaires, les peuples sont réduits à n'être que des populations, des individus atomisés identifiables à leur seuls modes de vie, c'est-à-dire leur consommation.

Cet atomisme humain qui détruit les peuples n'est pas laissé au hasard mais soigneusement orchestré à la base, par des pratiques d'embauche (et de licenciement) qui forcent les salariés à adopter des conduites normalisées et à manifester leur adhésion, leur affection, leurs désirs, à « l'entreprise » qui les exploite. Pour détruire la puissance du peuple il faut isoler chaque individu, le couper de sa classe sociale, le détourner de ses droits, amnésier son histoire, afin de le réduire à n'être qu'un homme flexible, précaire, et responsable de ses malheurs. Étrange retour des choses, les communistes avaient rêvé de construire un « homme nouveau » oublieux de son égoïsme au profit de la solidarité et de la fraternité ; les communistes ont échoué et voici que le néolibéralisme, à son tour, se lance dans l'aventure et construit un homme nouveau, un homme sans peuple et sans histoire, sans mémoire et sans projet, voué à l'égoïsme et l'inespoir. L'Histoire se répète mais joue en tragédie la comédie joyeuse qui fut celle de l'utopie. Les pages qu'on va lire détaillent avec force exemples la construction de cet homme artificiel, « managé », « coaché », « markété ».

Les bolchéviks, pour dynamiser le développement industriel par la formation de techniciens, avaient adopté le slogan « l'homme est le capital le plus précieux », c'est-à-dire plus précieux encore que le capital des machines car c'est le travail de l'homme qui donne de la valeur aux machines. Voici un nouveau retournement tragique : le néolibéralisme affirme que chaque travailleur est par soi-même un capital qu'il doit valoriser, dont il est responsable. Il ne s'agit cette fois de glorifier l'importance du travail mais d'effacer la différence entre le travail et le capital : tous capitalistes, à chacun son capital et les profits seront bien gardés. Le mot qui soulignait la valeur de l'ouvrier jette à présent la confusion dans sa pensée.

Norbert Lenoir montre comment le néolibéralisme se fait monde en façonnant le monde à son image, en soumettant

les États aux « marchés » et en les transformant en valeur marchande selon leur cotation bancaire. Ces États sans souveraineté ne sont plus que les bras armés du capital, la violence contre les récalcitrants amalgamés dans une « guerre » permanente contre le « terrorisme » qui tourne vite à la guerre intérieure contre les peuples. On ne saurait résumer ici les pages sur la macropolitique et la micropolitique de cette guerre, analysée dans le sillage des réflexions de Lénine et de Mandel : ce sont des pages à lire et à méditer.

Ce livre expose la logique méticuleuse du capital moderne : réduire les hommes à n'être que les appendices consentants du profit. On y découvre les plans de destruction du syndicalisme, de l'érosion des droits sociaux, de la mise en marchandise de la vie même, avec un cynisme surprenant. On y découvrira un penseur peu connu (pas encore prix Nobel), Madsen Pirie, qui explique que les penseurs du capitalisme ont eu tort de se borner aux projets économiques, laissant la politique au jeu des politiciens, ballotée au gré des élections et des promesses non tenues. Pour Pirie, le capital doit se retrousser les manches et s'occuper de transformer la politique elle-même par des réformes graduelles « en-deçà du seuil qui provoquerait une forte réaction protestataire [...] ». Le public finit par s'habituer à l'idée qu'on continuera à faire des réformettes, jusqu'à ce que l'effet désiré soit obtenu. »

On croirait lire Rousseau mettant en garde les Genevois ; il leur recommandait de « s'opposer [...] à la première innovation qui n'est qu'une bagatelle » car « il suffit par l'exercice continu de [l]a puissance de plier peu à peu chaque chose [...] et cela ne fait jamais une sensation bien forte » (*Lettres Écrites de la Montagne*, 9^{ème} lettre).

Norbert Lenoir, par son analyse des logiques et en donnant à lire les nombreux textes qui ont fondé hier et qui accompagnent aujourd'hui l'entreprise mondiale du

La déconstruction du néolibéralisme

néolibéralisme, nous donne des armes pour la reconnaître et la combattre. Car livre nous appelle à la lutte et non au désespoir ; je citais Rousseau : il est mort en 1778, désespéré de l'état du monde, affirmant que les monarchies européennes étaient si puissantes qu'elles dureraient encore des siècles. En 1789, onze ans plus tard – à peine onze ans ! – le peuple de Paris prenait la Bastille et décapitait la monarchie. Si Rousseau, qui n'était pas le premier venu, n'a su prévoir l'événement c'est qu'il ne s'était pas annoncé. L'Histoire ne s'annonce pas, elle arrive, et il importe peu qu'elle arrive par le mauvais côté ou par le bon : elle arrivera.

Yves Vargas